

Le loup et la statue

Louky Bersianik

Numéro 59, hiver 1994

Écrivains - Paroliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bersianik, L. (1994). Le loup et la statue. *Moebius*, (59), 7–14.

LE LOUP ET LA STATUE*

Louky Bersianik

*Je dédie ce récit à la mémoire
de mon père à qui je dois ma
passion de l'écriture.*

Je n'ai pas trouvé d'autre moyen que la radio pour attirer ton attention à travers l'opacité des temps qui nous séparent. J'espère que tu entendras ma voix. Peux-tu l'entendre? Es-tu à l'écoute?

Elle est pareille à n'importe quelle autre voix humaine : c'est une chose immatérielle et intangible, comme une réalité virtuelle, ce que vous appelez aujourd'hui une image du futur. Je sais que le monde a changé de fond en comble depuis trente ans. J'espère au moins que tu reconnaîtras le son de ma voix après tant d'années. Peux-tu la reconnaître? Es-tu sur ma longueur d'ondes, **Ahinsa**?

J'entends encore la tienne et celle de ton jeune frère, mon fils **Basilic**. C'était le lendemain de la mise en terre de mon corps voué désormais à la destinée souterraine et muette des dépouilles. Je les entends encore vos voix aériennes qui dans leur joli chant disaient :

*Promenons-nous dans le bois
Tandis que le loup n'y est pas
Si le loup y était
Il nous mangerait!*

Le loup y es-tu?

Entends-tu?

Gros bossu?

Le nez pointu?

Et j'entends aussi la réponse du loup toujours différente, qu'à tour de rôle, personnage fabuleux dissimulé derrière un monument, vous lanciez d'une voix grave et sur un ton menaçant à la fin de la comptine maintes fois répétée :

— *J'ENFILE MON PANTALON!*

— *JE BOUCLE MA CEINTURE!*

— *J'ENFILE MES CHAUSSURES!*

Ce que tu ne savais pas alors c'est que, quelques jours plus tôt, au matin de mon dernier matin, je me suis promené à travers les comptines feuillues de ma lointaine enfance et le loup y était! Et il m'entendait! Je t'assure. Et c'était moi, moi qui étais désigné par les autres enfants pour être mangé. Désigné par mes propres enfants ce matin-là. Il m'entendait très bien divaguer sur vous tous. Il me guettait sournoisement tout en se préparant au repas qu'il allait faire et m'annonçant chacun de ses mouvements vers moi comme autant de menaces de mort en différé. L'annonce en série de ces gestes que je ne pouvais voir ne m'a jamais quitté depuis. Là où je suis, je les entends toujours, à la suite et dans l'ordre, dès que je repense à cette mort ancienne qui fut la mienne, à cette longue agonie.

Il se purléçait. Et, de son nez pointu, il me reniflait, son souffle dans mon souffle, jusqu'à mon dernier. Je ne mourais pas seul. Mon prédateur était là, avide et attentif, sûr de lui et de sa proie. J'ai tenu pendant deux jours et deux nuits. J'ai fait la sourde oreille, je me suis efforcé de ne pas tenir compte de sa présence envahissante, de vivre plutôt mes rêves les plus fous dans l'espace étroit de cette nouvelle passion qui s'appelle mourir. Au petit matin du deuxième jour, il m'a dévoré. Oui, ce gros bossu m'a mangé, comme il a mangé la chèvre de monsieur Daudet.

Le jour où j'ai tiré ma révérence, tu m'as dit que désormais je m'appelais **Le Nopal**. Au début de ton deuil, tu ne m'appelais pas en vain, je te répondais toujours. Sur

les ondes courtes de ta mémoire onirique. Il y a bien longtemps de cela. Depuis quand avons-nous perdu le contact? Tu ne me reçois plus, on dirait. M'as-tu oublié? Moi, Le Nopal, je me souviens de tout. De vous tous et du loup.

— *J'ENFILE MON PANTALON!*

(...)

— *JE M'ENFONCE DANS LE BOIS!*

J'avais tant de choses à te dire, Ahinsa. Je ne savais par où commencer. C'était si simple, si doux de me faire comprendre de toi sans même avoir à remuer les lèvres. Celles-ci, appuyées sur ta main, n'avaient qu'à lui insuffler mon discours. Je savais que cette main comprendrait tout, ce matin de mai, mon souffle chaud, ces mots surtout :

«Ahinsa, mon enfant. Il y a une chose importante que je veux te dire avant de partir. Mais d'abord, parlons un peu de ce nom que tu m'as donné quand tu m'as vu ce matin pour la première fois étendu sur ce lit. Je pouvais capter tes pensées désolées. Tu te disais que l'une des deux sources de ta vie était en train de disparaître comme l'eau d'une cascade qu'on est impuissant à retenir. Tu te disais que l'un de tes deux seuls points de repère dans l'existence était pris d'assaut par les loups dévorants. Tu étais venue de cette chair en partance. Tu étais composée de cette chair qui allait s'émietter comme de la terre entre tes doigts. Puis, tu as remarqué que mes pieds découverts flottaient au bout du drap blanc. Tu les imaginais qui ne marcheraient jamais plus. Tu fixais cette plante jumelle striée de quelques lignes majeures comme des racines profondes et tu te disais que cette plante ne pousserait plus son homme sur les chemins de la terre. Mes pieds avaient une parenté d'aspect avec le nopal, ce cactus mexicain dont les rameaux sont plats comme des raquettes. Mes orteils semblaient en être les bourgeons épineux. De ce nopal en disgrâce, les cochenilles funèbres avaient tiré tout le sang nécessaire à leur parure cramoisie. Cette statue brisée, cette plante renversée qui ne portait aucune étiquette, qui n'intéressait ni les musées ni les

jardins botaniques, c'était moi, j'étais un nopal, j'étais
LE NOPAL.

«Voilà ce que tu te disais ce matin-là, ce joli matin de mai en regardant mes pieds qui dépassaient du drap, comme, à l'autre bout du lit, dépassait ma pauvre tête, et toi tu nommais le tout **Le Nopal** pour l'éternité. Et moi, pendant ce temps, je te nommais **Ahinsa** parce que ce mot veut dire : ne pas faire de mal, pour l'éternité. Maintenant, écoute-moi bien. Écoute la chose importante que j'ai à te dire avant qu'il ne se fasse tard. Tu sais, moi aussi j'ai écrit durant toute ma vie. Mais je n'ai jamais écrit ce que j'avais dans le ventre. J'ai écrit pour les moines et les curés québécois, et aussi pour les bonnes sœurs, des choses morales et virginales. J'ai écrit pour des prunes, pour des as de pique, j'ai écrit pour des concombres, pour des manches de pic, j'ai écrit pour des semelles de bottes, j'ai écrit surtout pour des filles et des garçons peureux...

«Ahinsa! Quels livres j'aurais écrits si je n'avais pas eu cette étreinte aux entrailles, cette terreur si forte, la peur de vivre, la peur d'écrire. Enfin, ces horribles tenailles se sont desserrées aujourd'hui. Je suis sans angoisse depuis un moment et je te dis ceci, mon Ahinsa : maintenant, je vais écrire ce que j'ai dans le ventre. Il me semble qu'ils sont déjà tous écrits, là dans ma tête, mes livres de désir. Comme tes livres à toi, Ahinsa. Tu les écris toujours dans ta tête. Ma petite Ahinsa, qu'est-ce que tu attends? Quand je pense que tu es mariée depuis sept ans et que tu n'as pas encore d'enfant, je me dis que tu les fais dans ta tête tes enfants de chair comme tu fais dans ta tête tes enfants de plume. Tu m'as déjà dit qu'en donnant la vie on donnait la mort et à cela tu ne peux te résoudre.

«Mais, ma chérie, la mort est si loin, elle s'éloigne toujours de plus en plus. Moi qui te parle avec mon souffle sur ta main, je vois la mienne dans la nuit des temps. A-t-elle déjà eu lieu? Est-elle à venir? Peu importe. À part ce petit détail, j'ai l'esprit clair. Tout me revient. Tout est limpide. Il n'y a qu'une chose qui

me tracasse, Ahinsa. J'ai eu toutes mes filles sous mon regard intérieur aujourd'hui. Il me semble qu'il y en a une qui n'est pas venue (...) celle qui s'appelle Anémone. Je ne sais même pas si elle est née. Je ne me rappelle plus. Tu vois, voilà une chose qui n'est pas claire dans mon esprit. Anémone est-elle ou n'est-elle pas? Est-elle née ou est-elle à naître? A-t-elle dix ans ou dix jours?»

Sur ce profond mystère, je lâchai ta main, Ahinsa, et ma propre main retomba lourdement sur le drap. Je fermai les yeux et fis semblant de m'absenter dans cette nuit des temps où mes incursions se faisaient de plus en plus fréquentes. La Nopaline profita de ce moment de plongée pour t'ordonner de réciter un Avé Maria. «S'il t'entend prier, toi l'incroyante, cela le ramènera à la vie.» Tu collas ta bouche contre mon oreille et je t'entendis me chanter tout bas la comptine que je venais d'évoquer pour résumer ma vie de scribe à la solde des moines :

Des cenelles et des pommettes

Des As de pique

Des raves et des concombres

Des manches de pic

Des s'melles et des bottines

Des souliers d'bœufs

Des filles et des garçons peureux

(...)

Plus tard, j'eus un dernier entretien muet avec ta mère, ma fidèle Nopaline. «Cesse un moment de pondre des Avé Maria et de les couvrir sous ton aile. Et viens me dire adieu. Sais-tu que tu as été une épouse parfaite? Oui, je sais, les Égéries sont fatiguées de leur petite cour d'ombre, elles veulent une place au soleil. Quelques-unes enragent d'être gérées, régentées, puis rangées dans l'armoire aux oubliettes. Merci d'avoir été aussi patiente. Je pars avant toi. Je te dois bien ça. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour que tu en profites, ma Nopaline, toi la jeune fille de bonne famille mariée à un roturier. Mariée par amour. Mariée par eau fraîche. Mariée d'une jambe à l'autre malgré les préceptes de ton *Livre d'Or*.

Oui, je me souviens de cette jeune mariée exquise et claire comme de l'eau de roche à qui j'écrivais des billets doux avant d'aller travailler. Notre amour follement romantique. Tes yeux verts de papillon sous ton grand chapeau blanc. Le soleil de ton sourire, le soleil. Je me souviens du soleil. J'entre dans la nuit avec le souvenir blanc du soleil.» Ce furent là mes dernières paroles. Inaudibles.

— AH! J'AI BIEN DÉJEUNÉ

dit le loup

DE CHAPON, DE CHAPERON, DE STATUE ROUGE!

Le lendemain de la mise au tombeau de ma vieille carcasse, tu es venue au cimetière, Ahinsa, avec ton frère Basilic, dans l'intention de me rendre visite à ma nouvelle adresse. Vous avez cherché ensemble ma tombe toute fraîche et vous ne l'avez pas trouvée. Cela n'avait pas d'importance parce que j'avais déjà quitté les lieux souterrains. J'étais à vos côtés mais vous ne pouviez me voir.

Soudain, vous vous mettez à courir entre les tombes avec une joyeuse frénésie. Vous avez l'air heureux, lui, petit garçon au seuil de l'adolescence, toi, sa grande sœur de presque trente ans. Vous criez à tour de rôle ce que vous avez écrit récemment dans vos têtes. Lui, un joli texte intitulé «Le désossé», toi, ton fameux «Plaidoyer pour l'Immortalité».

Puis, à bout de souffle, tu t'es laissée choir sur une pierre tombale et je t'ai entendue, ma fille, écrire dans ta tête un nouveau poème, une chanson peut-être, en mon honneur. J'en ai retenu quelques couplets, ceux qui me semblaient les plus... comment dire... les plus «nopaliers» :

I

J'ai vu une statue renversée
étendue sur le dos
étalant ses talons
et l'envers de ses pieds
J'ai vu une statue-étalon
étalée sur la table
les deux talons rivés
et les pieds épatés

II

J'ai vu une statue entamée
la base était fendue
comme un verre éclaté
en dix éclats de doigts
J'ai vu une statue à l'étal
les deux talons fondus
empêchaient la statue
de se tenir debout

III

Peut-on dire la bonne aventure
au creux de ces pieds
à peine plus usés
que ceux d'un nouveau-né
Sous cette plante renversée
point n'y a d'avenir
point non plus de présent
à peine un trait du passé

IV

J'ai vu une statue au rebut
son piédestal en miettes
et ses pieds devant
comme ceux d'un mourant
Elle avait soixante ans d'existence
c'est peu pour une statue
sa pierre était friable
et très mal cimentée

Coda

Un homme va mourant sur le dos
c'est sa faille à la base
qui l'empêche de s'enfuir
Je l'avais bien connu
du temps de son vivant

C'est sur ces paroles de chanson triste que j'ai terminé ma carrière sur cette planète, il y a déjà plus de trente ans. Quelquefois, je m'efforce de te parler à travers les opacités cosmiques, histoire de reprendre le contact. Je fais des émissions de sons dans l'espace avec l'espoir de te rejoindre

et de te refaire mes adieux en te racontant inlassablement comment je suis parvenu à quitter la vie en compagnie d'un loup menaçant.

Parfois, je m'imagine que je m'enferme dans les bois pour écrire et pour remettre sur pied ma propre statue que la peur du loup a renversée. Tu verras, je les écrirai un jour ces livres que j'avais dans le ventre. Je les écrirai, sois-en sûre. Et je te les enverrai. Ce n'est même plus une question de temps.

Hein? Qu'en dis-tu? Le loup y es-tu? Entends-tu? Gros bossu? Le nez pointu?

* Extrait d'un roman inédit : *Le Nopal*